

le don. Mais si elles les ont reçus, c'est pour en user noblement.

Sans aucun doute, mais pour en user ; or il n'y a de dégradant dans l'art que ce qui cesse d'être de l'art, conséquemment, dans l'artiste, jugeons l'artiste, abandonnons-nous à l'admiration que son talent impose, indépendamment de toute question d'individualité.

La musique qui doit servir à charmer l'oreille, intéresser l'esprit, émouvoir, exalter l'âme, manque souvent ces effets, car elle semble être exclusivement destinée à faire sentir la cadence et les mathématiques, laissant complètement inoccupés l'esprit et le cœur de sa véritable expression chargée de remuer les fibres les plus cachées et les plus sensibles.

Le talent de musicienne auquel on accorde de trois à cinq heures par jour, qui pourrait ouvrir de beaux horizons à l'esprit et à l'âme n'aboutit généralement qu'à ces talents de mécanisme, fatiguants, qui empruntent quelque vie de la vanité seule, talents sans utilité dans la pratique, sans racine dans l'esprit et qui ne survivent presque jamais au mariage.

Combien de pianistes possèdent ces talents d'agrément, et combien peu d'agréables ! Les jeunes filles ne sont pas initiées au grand mot du grand art, alors elles vont, sans but déterminé à atteindre, ne s'intéressant à rien qu'à l'effet bruyant qu'elles font, comprenant peu, très peu, hélas ! ne sentant pas.

Et voilà cependant un côté artistique où la femme devrait rencontrer, à côté d'une amusante récréation, une onction pour le cœur, un exercice à l'esprit, une carrière à l'imagination ; elle consacrerait ainsi à tant de facultés que les occupations ordinaires des femmes tuent ou laisseraient oisives, une partie de leur temps et atteindrait un perfectionnement, qui est comme la parure de l'âme ou le parfum de la rose.

Au lieu de cela la musique ; cette langue des sentiments se réduit à une étude en quelque sorte matérielle, et qui ne s'élève presque jamais jusqu'à l'âme, pas même jusqu'à l'intelligence la plus vulgaire de l'art !

La plupart des pianistes ne cherchent dans la musique que la perfection du mécanisme. Comment pourraient-elles comprendre alors, ces Pythagoriciens, commençant leur journée en tirant de leur lyre des sons délicats et célestes qui devaient les influencer tout le long de la journée, durant leurs rudes labours ?

En ne forçant pas le sanctuaire de l'art, en n'y pénétrant pas, on ne trouvera rien qui élève ni qui exerce les nobles facultés.

On pourrait ajouter que ce reflet des cieux, la musique, qui est la poésie lyrique, se réduit souvent à un brillant tapage qui ne repose même pas les nerfs. Avoir un doigté agile est de deux choses l'une ou un don naturel, ou une affaire de mécanisme bien compris, mais se former un style, arriver à comprendre et apprécier les auteurs, saisir l'enchaînement des idées musicales, voilà le vrai sens de l'esthétique musicale.

Exécuter avec habileté ce que l'esprit ne comprend pas, c'est à peu près comme si l'on

récitait éternellement des morceaux écrits dans une langue qui serait inconnue. En littérature comme en musique il faut tendre vers l'esthétique, aidé d'études de cadence, de mathématiques, de mécanisme, bien comprises, sinon ce langage qui ne traduirait pas ce qu'il devrait exprimer, deviendrait une sorte de barbarie.

Remontons donc du mécanisme à l'art, et initiions-nous à l'harmonie, par exemple ne confondons pas la sonate, en la mineur, de Mozart, avec la sonate pathétique de Beethoven, toutes deux, œuvres de grands maîtres, et cependant si distinctes, si différentes à exprimer ; ces deux chefs-d'œuvre empreints à la fois de passion, de sensibilité d'imagination et de noblesse, diffèrent par le caractère de la composition et du compositeur et l'agencement des pensées musicales.

L'expression est la marque véritable de l'artiste, tant en musique qu'en déclamation, cette deuxième musique de l'âme où la tonalité de la voix et ses modulations ont un si grand apport.

Chez nos anciens maîtres les signes d'expression étaient rares par cette simple raison que l'étincelle ne se raisonne pas mais se rend, se sent et ne s'étudie pas.

Les maîtres, les grands compositeurs laissaient donc la prérogative du sentiment à l'exécutant qui saisit sans les pouvoir décrire toutes ces effluves échappées à l'âme du compositeur et que le calcul l'a aidé à rendre perceptibles à l'intelligence des autres.

Mais si l'on doit s'en rapporter aux diminuendo crescendo, piano, etc, indiqués de temps à autre, comme une véritable règle de conduite musicale, on peut être assuré que l'exécutant est un automate et non un musicien.

Aussi bien qu'en poésie, en un mot, la musique doit se servir du rythme pour laisser transpirer et transparaître les ardeurs de l'âme les générosités et les défaillances du cœur, les cris sublimes, les mouvements désespérés et les apaisements.

Le sentiment doit se faire jour, quand même, à travers toutes les difficultés.

MARGUERITE B.

#### CAUSERIE

— Madame Lajoie, combien vous dois-je ?  
— Mais presque rien, mon cher député, un mois de pension..... vingt-cinq, onze chemises..... une piastre et dix, quatre mouchoirs et une paire de chaussettes... quinze cents, en tout : vingt-six piastres vingt-cinq.

— Vingt-six piastres vingt-cinq..... C'est bien tout, ma chère madame Lajoie ? Vous oubliez les deux bouquets, vous savez les derniers, pour Henriette ?

— C'est vrai..... mettons vingt-huit piastres vingt-cinq.

— A la bonne heure ! vous vous trompez toujours dans vos comptes et à votre détriment. Voyons..... prêtez-moi onze piastres soixante-quinze, ça fera un montant rond de quarante piastres. Je vous enverrai ça, ma chère madame Lajoie aussitôt que j'aurai touché mon premier mois d'indemnité.

— Mais comment donc, mon cher député,

voici l'argent : dix et une, onze et trois trente sous...

— Merci, chère madame, surtout gardez-moi ma chambre.

— Bon voyage, monsieur Gustave, et bonne chance !

(A la jeune fille de la maison qui est survenue.)— Adieu ! mademoiselle Henriette, surtout ne m'oubliez pas trop.

Et notre jeune député-garçon part. La session s'ouvre demain.

\* \* \*

Il y a ensuite le député-marié, mais pauvre.

— Adieu chéri !...

— Adieu mon ange !...

— Ecris-moi souvent...

— Des cartes postale ?

— Non, des lettres cachetées... tu m'enverras de gros baisers dedans et personne n'y verra rien !

— Bon petit cœur !

— Fais des économies, mon chéri... Je t'enverrai le portrait de notre petite... surtout n'oublie pas ton discours.

\* \* \*

Passons au député-gras, avec femme et servantes.

La première chose à faire c'est de télégraphier à ce cher Gouin, du Russell House : "Retiens 15 et 16 du premier avec les deux salons derrière." Vous comprenez qu'on ne va pas à Ottawa pour y vivre sur ses mille piastres.

Ensuite, il faut dire adieu aux amis, achever la kyrielle des promesses aux importuns et aller dîner chez Victor.

Enfin, tout est bien prêt, madame n'oublie ni ses cheveux ni son dentier de réserve ? On part dans le grand sleigh à deux chevaux, on fait des saluts à droite, à gauche, tout le long du parcours... et les braves passants se disent entre eux : "C'est M. le membre qui va à Ottawa !"

\* \* \*

A Ottawa tout ce monde se rencontre, se serre la main et fraternise. L'honorable Mr. Smith, de Victoria, Colombie-Anglaise, renoue connaissance avec le député Parkerson, de Winnipeg, et offre une bouteille de Château-Lafitte à Beaulieu, de Trinicouche, Nouveau-Brunswick, et médaillé à l'exposition des pêcheries. Chose curieuse, tout ce monde parle presque la même langue, l'anglais, dit-on, et se comprend.

Quelle animation dans la ville : tout le sang riche du pays afflue au cœur.

Ottawa, la ville des employés-littérateurs et des garçons de bureau-prêteurs à la petite semaine, reçoit avec sa générosité coûteuse de ville capitale tout ce que l'Amérique Britannique du Nord — ou à peu près — renferme d'intelligence, de cœur et de patriotisme. Tout cela fait homme siège, discute, vote, se promène et tire des coups de chapeaux aux grandes dames et aux belles jeunes filles.

\* \* \*

Il est quatre heures de l'après-midi, la Chambre siège. Presque tous les députés sont à leur poste ; la buvette est déserte, au "comité de la pipe" rien que deux fumeurs en train de faire une partie de dames, le ministère est au grand complet. Les tribunes sont garnies ; dans celle de l'"Orateur" toute une apparition de jolis minois, et sur les habits noirs d'en bas tombe de ce petit paradis comme une rosée d'œilades à la "white rose."

Le moment est solennel. Sir John Macdonald s'est levé ; les deux poings sur son pupitre, le